



«Bouquet de pipes» (1974), la dernière toile de Beretta.

Hommage à Beretta

Mort il y a sept ans, le peintre Emilio Beretta fait aujourd'hui l'objet d'un pieux hommage qui remplit l'étage noble du Musée Rath avant de se transporter cet été à Lugano. C'est que l'œuvre de l'artiste apparaît aussi abondante que multiple. Même s'il a bien fallu renoncer à montrer, autrement qu'en diapositives, les grandes décorations qui parsemèrent sa carrière.

Né à Muralto en 1907, Emilio Beretta avait commencé par être le disciple de Cingria. Le visiteur le remarque du reste en découvrant les «Mythologies» datées pour la plupart des années 20 et 30 qui ouvrent une exposition aussi thématique que chronologique. Mais, dès 1930, Beretta entreprit un premier voyage parisien. Et, on le sentira plus manifestement encore pour le séjour qui le retiendra de 1954 à 1964 dans la capitale française, Paris a toujours mené Beretta à une peinture plus construite. Apparemment décousue, son œuvre oscille en fait continuellement entre un pôle nordique et analytique et un autre, italianisant et plus immédiatement agréable à l'œil.

Ce sont ces va-et-vient géographiques et artistiques qui ont sans doute incité les organisateurs à rapprocher toiles et dessins par sujets. Les «Pipes» se retrouvent par exemple dans toute sa carrière puisque, même son dernier tableau (1974), qui annonçait une période plus claire, en représente. Il en va de même avec «le visage du peintre», qui réunit des autoportraits ou le «dialogue avec les objets», qui

recense diverses natures mortes des années 30, 40 et 50.

Par contre, le «pointillisme» et les «Primes» (qui tapissent un mur entier) sont tous issus de la même décennie, 1960. Et les numéros représentant le second séjour parisien insistent davantage sur le processus créateur que sur le résultat. Pour ces œuvres très construites que sont «La Passerelle de Passy» ou «La Rue de l'Annonciation», on a réuni, de la feuille de carnet à la toile définitive, toutes les étapes d'une recherche.

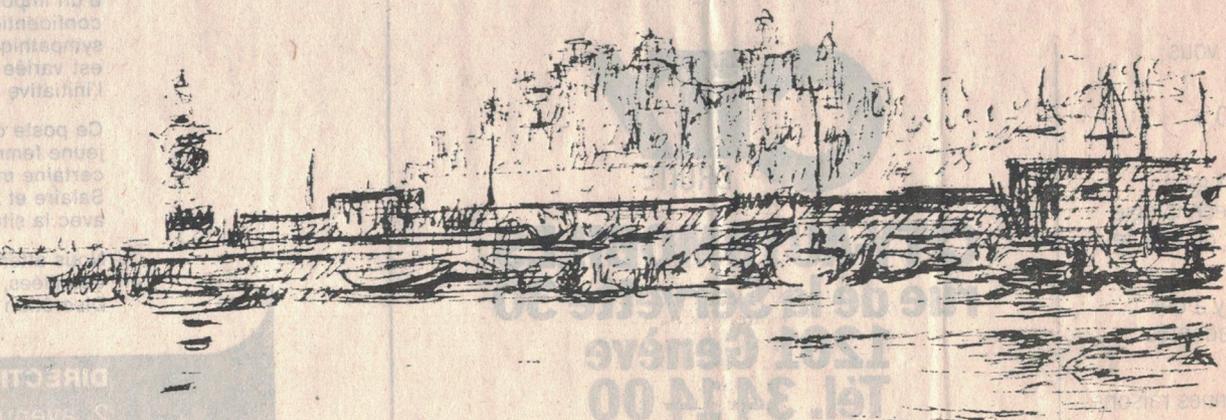
Une fois franchie l'étape «nostalgie» — qui groupe à nouveau des natures mortes oscillant entre le Vuillard assombri et le Derain sage ainsi que de nouveaux paysages d'Italie — on en arrive à la peinture murale. La dernière salle rassemble en effet divers projets, souvent de très grande taille — «La Résurrection et Histoires des Chevaliers du Saint-Sépulcre», esquisse pour le Petit-Lancy fait seize mètres de long — pour des compositions religieuses.

Un dernier aspect de l'œuvre de Beretta a enfin été reconduit sur place, c'est-à-dire au Grand Théâtre. L'artiste, qui adorait la musique, a en effet conçu les décors des deux «Carmen» et d'une «Bohème». Si les toiles, brossées par l'artiste lui-même, ont disparu durant le règne Riber, on pourra en revoir les costumes et quelques maquettes durant les entractes du «Ballet».

Etienne DUMONT.

(Musée Rath, jusqu'au 15 mars. Un très somptueux catalogue fleuri d'hommages divers a été édité à l'occasion de l'exposition).

Beretta, la fascination de la lumière



DIRECTION GÉNÉRALE
2, avenue du Boucher
1203 Genève
Téléphone 022/34 41 00

Emilio Maria Beretta, peintre lombard, Tessinois qui a travaillé à Genève et à Paris. Emilio Maria Beretta, homme amical, curieux des autres, de leurs jours et de leurs peines, cultivé, disert, parlant comme personne de cette Lombardie et de ce Tessin qu'il connaissait dans la somptuosité de leurs peintres et de leurs architectes, mais aussi dans le détail des maisons de pierre au bord du torrent Maggia et des oratoires anonymes, on voudrait dire spontanés, dans les clairières à l'herbe rase au fond des bois de châtaigniers. On aurait aimé le connaître toujours mieux, profiter de lui, voyager là-bas en sa compagnie. Mais il est parti en 1974.

C'est bien de ne s'être pas contenté de la traditionnelle préface officielle et d'avoir rassemblé des textes d'une dizaine de ses amis et admirateurs dans le catalogue publié pour l'exposition de ce mois-ci au Musée Rath, qui sera présentée cet été à la Malpensata de Lugano: on l'imagine, souriant, leur servant à boire dans sa maison de Troinex. On entend Piero Bianconi: «frappé par la variété, voir l'universalité de ses intérêts: bien que peintre

avant tout, on aurait pu l'imaginer tout autant écrivain, musicien, homme de théâtre», et Georges Hugnet répondant: «Son imagination est essentiellement tendresse», tandis que Franco Russoli tenterait à son habitude une synthèse fraternelle: «Il nous a légué les chroniques imagées des *fêtes galantes* d'un illuministe qui ne refuserait pas le rêve.»

Les couleurs de la ville

Beretta a passé sa vie de peintre à méditer et à travailler sur la lumière, à essayer de la passer au filtre de sa connaissance et de ses amours. Cela donne une œuvre qui se déroule en méandres, plus légère, plus aquarellée que fortement peinte, une sorte de film où l'on verrait l'Ariane nue de son *Bacchus et Ariane*, peint avant 1937, assise sur la passerelle cubiste de Passy dans la lumière crépusculaire de cette toile parisienne, datée de vingt ans plus tard, à propos de laquelle il écrivait dans un texte que cite Jean M. Marquis: «Je suis en train de faire un grand paysage de Paris, avec un pont métallique et, derrière, la ville. J'en ai fait un dessin, et je le mets en couleurs, m'inspirant de la tonalité qui est, à cette époque de l'année, très intéressante: ciel noir et sulfureux masse des maisons avec des points très *fuori fuoco*. Je cherche à

mettre les couleurs de la ville en évitant d'aller sur place faire des notations chromatiques.»

Pari tenu

L'après-guerre est en effet la période qui poussa Beretta à se lancer sans plus d'œilades à ses maîtres et à se laisser aller au baroque galant de son *Hommage à Severini* (1946) opposant l'apparence blafarde de Pierrot et de Colombine à la masse sombre, au premier plan, d'une guitare nocturne, *Chiggiogna* (1967); c'est la nostalgie d'une chapelle accueillant l'offrande païenne des fruits de l'automne; *les deux éventails* (1968) enfin, brillent sourdement comme le symbole de la fête passée, plumes d'autruche ambiguës, monde frelaté, apparemment impossible à peindre, dernier pari presque tenu... on aimerait que ces œuvres et quelques autres aussi expressives soient à la Malpensata, lors de l'exposition tessinoise de cet été, mieux présentées qu'elles ne le sont au Musée Rath, dans un accrochage plus sobre où l'on ne voudrait pas tout montrer, mais plutôt créer un rythme léger, joyeux et digne à la fois, comme celui qui se déchiffre au Grand Théâtre où l'on voit, simplement, les maquettes des derniers décors construits pour l'opéra par Beretta.

Maurice Pianzola

UNE RÉTROSPECTIVE AU MUSÉE RATH

Emilio Maria Beretta, un art hors du temps

Emilio M. Beretta est, bien que Tessinois d'origine, un peintre romand, Genevois par choix. Son côté latin lui a sans doute légué cette richesse d'expression qui caractérise son œuvre. Une importante rétrospective lui est consacrée au Musée Rath, organisée par le Musée d'art et d'histoire et l'Association des amis d'Emilio M. Beretta. Elle est révélatrice de l'ampleur de son talent.

Né à Muralto, en 1907, Beretta est décédé à Genève, en 1974. Il repose au cimetière de Troinex. Ceux qui l'ont bien connu ont souligné sa forte personnalité, sa culture et son intelligence. Sa mobilité d'esprit, sa conversation riche et nuancée, son goût pour la musique, la poésie, la littérature se doublant d'une vive sensibilité qui n'excluait pas son sens de l'humour.

Esquisse de sa vie

En grandes lignes, nous esquissons ici quelques étapes marquantes de la vie d'Emilio M. Beretta. En 1930, il étudie à Paris avec Gino Severini et participe, avec plusieurs artistes romands, à l'exposition du groupe « Raison d'Etre », parmi lesquels Alexandre Cingria. De 1954 à 1964, il retourne pour dix ans à Paris. Revenu en Suisse, il partagea sa vie entre Genève et le Tessin. Trois ans avant sa mort, Beretta achète une grande demeure en Toscane pour y passer l'été. Il repose au cimetière de Troinex. Beretta s'est marié deux fois; il épousa d'abord Isabelle Cingria, la fille du peintre, et quelques années après leur divorce, Monique Hentsch.

L'essentiel de son œuvre

Beretta possédait de nombreuses techniques qui lui ont permis de réaliser des peintures murales, des mosaïques, des fresques, des cérami-



ques, des carreaux de faïence peints, des vitraux, des dalles de verre. On lui a confié aussi la création de décors et de costumes de Théâtre à Fribourg, à Lugano, pour la Comédie et le Grand-Théâtre de Genève.

Revenons à l'exposition du Musée Rath. Elle témoigne de l'art achevé de Beretta, d'une rare maîtrise des moyens picturaux, d'une étroite coïncidence entre la signification et l'expression plastique. Il savait aussi utiliser des teintes somptueuses, d'admirables tonalités chaudes d'une par-

faite tenue. Il n'y a pas de débordement, mais au contraire une force contenue, d'autant plus révélatrice d'un inconnu insondable et mystérieux. Et c'est dans cette dimension que la rencontre se fait avec Beretta. Il y a chez lui comme l'attente de quelque événement à venir. Sous l'apparent immobilisme hors du temps de ses compositions, l'artiste laisse présager quelque drame à venir. Cette particularité fait aussi sa grandeur.

(Jusqu'au 13 mars)

Monique PRISCILLE

La Suisse 12 mars 1981

Scomparso nel 1974, viene oggi annoverato fra i maggiori pittori svizzeri

0388

Una grande mostra a Ginevra dedicata al pittore ticinese Emilio M. Beretta

GINEVRA, 16 - «Giulia alla finestra beve, / un sorso attinge/ nella neve, / che di sangue si tinge». Quattro brevi versi, scelti fra un mazzetto di poesie inedite, che riassumono in maniera esemplare il talento vario di Emilio Adolfo Beretta, noto in arte con il nome di Emilio Maria Beretta, ticinese, di Muralto scomparso nel 1974. Uomo di cultura, musicomane appassionato, scenografo estroso e originale, ma, soprattutto - e perfino le sue rime ne sono impregnate - maestro della rappresentazione cromatica, attento e sensibile ai contrasti, ai chiaroscuri, alle mille sfaccettature della scomposizione prismatica, in una parola al colore, Emilio Maria Beretta fu infatti, e resta, innanzi tutto pittore, anzi, secondo molti e autorevoli critici, «uno dei più grandi pittori» che la Svizzera possa vantare.

Ed è al pittore che Ginevra, patria adottiva della sua prima giovinezza artistica e più tardi della trionfante maturità, dedica in questi giorni una mostra retrospettiva, aperta fino al 15 marzo, e realizzata anche grazie al patrocinio dell'Associazione degli amici di Emilio Beretta e al prezioso concorso della vedova dell'artista. L'esposizione è inconsueta per l'ubicazione: essa occupa infatti non solo il pian terreno del prestigioso Museo Rath, ma anche parte del «foyer» del vicino Grand Théâtre, e la scelta non è solo dettata da questioni logistiche. Al Grand Théâtre, infatti, nella stagione '64/65, reduce da una parentesi parigina durata un decennio, Beretta credè, su richiesta di Marcel Lamy, gli scenari della Bohème, della Carmen e dell'Alissa, di cui appunto sono esposti i bozzetti. Fu questo per Beretta un pretesto perfetto per sposare due suoi «amori», quello per il teatro - di cui testimonia nell'esposizione la serie di tele raccolte sotto il nome di «commedia dell'arte» (saltimbanchi, arlecchini, mitici pulcinella) -, e quello per l'architettura - che già aveva fatto di lui, in precedenza, il collaboratore preferito di numerosi architetti. Non a caso Fernand Dumas si avvale più volte dei suoi talenti e gli affidò, fra l'altro, la decorazione della vetrata so-

vastante il coro nella chiesa di Mezières près Romont, nel canton Friburgo.

Gli affreschi, le vetrate, i pannelli decorativi del Beretta sono d'altronde disseminati un po' dappertutto nelle sue due «patrie» latine: in Ticino (Muralto, Gordevio, Ascona, Locarno) come a Napoli, a Parigi e come nella Svizzera romanda, in particolare nei dintorni della capitale lemana. Alle opere murali d'ispirazione religiosa (Beretta fu membro di quel gruppo di San Luca che tanto contribuì al rinnovamento dell'arte sacra in Svizzera) la retrospettiva ginevrina dedica una sezione in cui spicca, tra l'altro, la riproduzione in grandezza naturale del magnifico affresco della «Resurrezione e storia dei cavalieri del Santo Sepolcro», eseguita nel 1953. Uno dei 25 pannelli che compongono la «maquette» è purtroppo sparito, ma chi volesse contemplare l'originale nella sua integrità non dovrà recarsi molto lontano: l'affresco si trova infatti ad appena pochi chilometri di distanza, nella chiesa di Cristo Re del Petit-Lancy.

Del talento di Beretta molto già si è scritto: sempre alla ricerca di nuove espressioni, interessato alla sperimentazione e a ogni nuova tecnica, egli passò dal figurativo all'astratto, attraverso un interessante periodo, definito, per mancanza di altri termini, di «pointillismo». Tale ricerca si risolse infine in personalissime decomposizioni delle forme attraverso prismi e lontanze colorate. Appartengono a questa fase di sperimentazione nature morte, soggetti allegorici, ritratti, paesaggi astratti, che la mostra raggruppa in ordine cronologico.

Ma - scriveva lo stesso artista - «... mi sembra che porto in me l'impossibilità di fare dell'astratto». La sua passione per le forme, l'amore per gli oggetti in apparenza insignificanti della realtà quotidiana, il gusto del dettaglio architettonico nelle vedute cittadine (tutta una serie di paesaggi parigini, tra cui la celebre «Passerella di Passy») sembrano avere il sopravvento. Se l'astratto è semplificazione, attraverso questa esperienza Beretta ritorna dun-

que alla semplicità lineare delle cose, appena filtrata dalla sua sensibilità artistica.

Sono, in una saletta appartata del Museo Rath, «le pipe»: composizioni di nature morte in cui ritornano oggetti comuni eppur carichi di simbolismo: le pipe che il pittore collezionava in una grande coppa (e che costituiscono il soggetto di una delle sue ultime opere), tarocchi, coltelli e falchetti ticinesi, un pacchetto di sigarette, un frammento di busta a lui indirizzata. E quel «dialogo con gli oggetti», intrapreso fin dagli inizi della sua carriera, continua ininterrotto, facendosi via via più sommo, più intimo, quasi una meditazione in cui riaffiorano ricordi, sogni, fantasmi, e l'ultimo periodo della mostra, intitolato «nostalgia». Ma quasi a smentire il titolo ecco, fra paesaggi ticinesi (il ritorno alle origini?) e romani ispirati a una stessa assorta contemplazione, una parete di azzurri intensi e profondi, una squillante distesa di luminose marine: sono, cronologicamente, le opere più recenti di Beretta. La casa di Camaiore, in cui trascorre le ultime estati, Oneglia, la Versilia, il mare di Viareggio. E nel turchino inefabile di questo mare la nostalgia si stempera, acquista una visione quasi profetica, traboccante di serenità.

Segnaliamo ancora che, in occasione della retrospettiva ginevrina, l'Associazione degli amici di E. A. Beretta ha pubblicato una interessante monografia in forma di album dedicata al pittore scomparso, che comprende oltre a dieci poemi inediti e a frammenti di lettere, 24 facsimili in bianco e nero, scelti fra gli oltre 3 mila disegni lasciati dall'artista. Rapide annotazioni, spesso tracciate a biro, in cui, spogliate dalla magia dei colori, si riconoscono l'incisività del tratto, la sobria, disciplinata padronanza del disegno, il rigore formale delle trame, insomma quelle qualità di «fortitudo» che Beretta professava di ammirare sopra ogni altra, e che contribuiscono a fare di lui il grande artista che è.

GIULIO ERBA

Comite del Ticino - 17 Febr. 1981